

# MAD MOVIES

44

*Ciné Fantastique*

**AU SECOURS !  
ILS  
REVIENNENT :**

**DAY OF  
THE DEAD**

**MASSACRE À LA  
TRONÇONNEUSE 2**



**MAD MOVIES** PRÉSENTE



# IMPACT

N° 5

**COBRA**

Stallone new-look

**ALIENS**

Le retour  
La planète des monstres

**MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE N° 2**  
**Les bouchers sont de retour !**

**AVENTURE – POLICIER – EROTISME – FANTASTIQUE**



Rédaction, administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris.  
Éditeur/Directeur de la publication : Jean-Pierre Putters.

**MAD MOVIES** Ciné-Fantastique n° 44. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Comité de rédaction** : Yves-Marie Le Bescond, Bernard Lehoux, Jean-Michel Longo, Maitland McDonagh, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec, Denis Tréhin. **Collaboration** : Bernard Achour, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jack Tewksbury. **Correspondante U.S.A.** : Maitland McDonagh (traduite par Bernard Achour). **Correspondant Italie** : Giovanni Arduino. **Maquettiste** : Laurent Livinec. **Documentation** : Christophe L. et Denis Tréhin.

**Remerciements à** : Actium, Cannon, C.D.A., D.D.A., Walt Disney, Eurogroup, Claude Giroux, Films Jacques Leitienne, Lumière, Christine Phillips, Marie Rouet, Alain Roulleau, Jonathan Rutter, Smart Egg Pictures, Gérard Thomas, Twenty Century Fox, Warner Columbia.  
Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. Copyright 1986 : Les Rédacteurs et Mad Movies.

**Photogravure et composition** : E.F.B. **Impression** : SIEP. **Distribution** : N.M.P.P. **Tirage** : 70 000 exemplaires. **Dépôt légal** : novembre 1986. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire n° 59956**. N° ISSN : 0338-6791. **Prix du numéro** : 20 francs.

**Photos de couverture** : Massacre à la tronçonneuse 2. Au dos : Le cri des morts-vivants.

# MAD MOVIES

Ciné Fantastique

## SOMMAIRE

### ACTUALITÉ

Les notules lunaires .....	4
Dans les griffes du cinéphage .....	10
<i>Massacre à la tronçonneuse 2</i> .....	16
<i>Night of the Creeps</i> .....	23
<i>Frankenstein 2000</i> .....	26
<i>E.T.</i> .....	27
<i>Howard the Duck</i> .....	28
<i>Le jour des morts-vivants</i> .....	30

### ENTRETIEN

Avec L.M. Kit Carson .....	18
Avec Fred Dekker .....	24

### RÉTROSPECTIVE

<i>Le Prisonnier</i> .....	40
Stephen King .....	44
Klaus Kinski .....	48
Le film décrypté, <i>Evil Dead</i> .....	53
Dossier, les films horri-fi-comiques .....	59

### RUBRIQUE

Editorial .....	4
Vidéo et débats .....	33
Les nouveaux maquilleurs .....	38
Mad in France .....	56
Courrier des lecteurs .....	64
Le titre mystérieux, Petites annonces .....	66
Les plus belles affiches du Fantastique .....	67



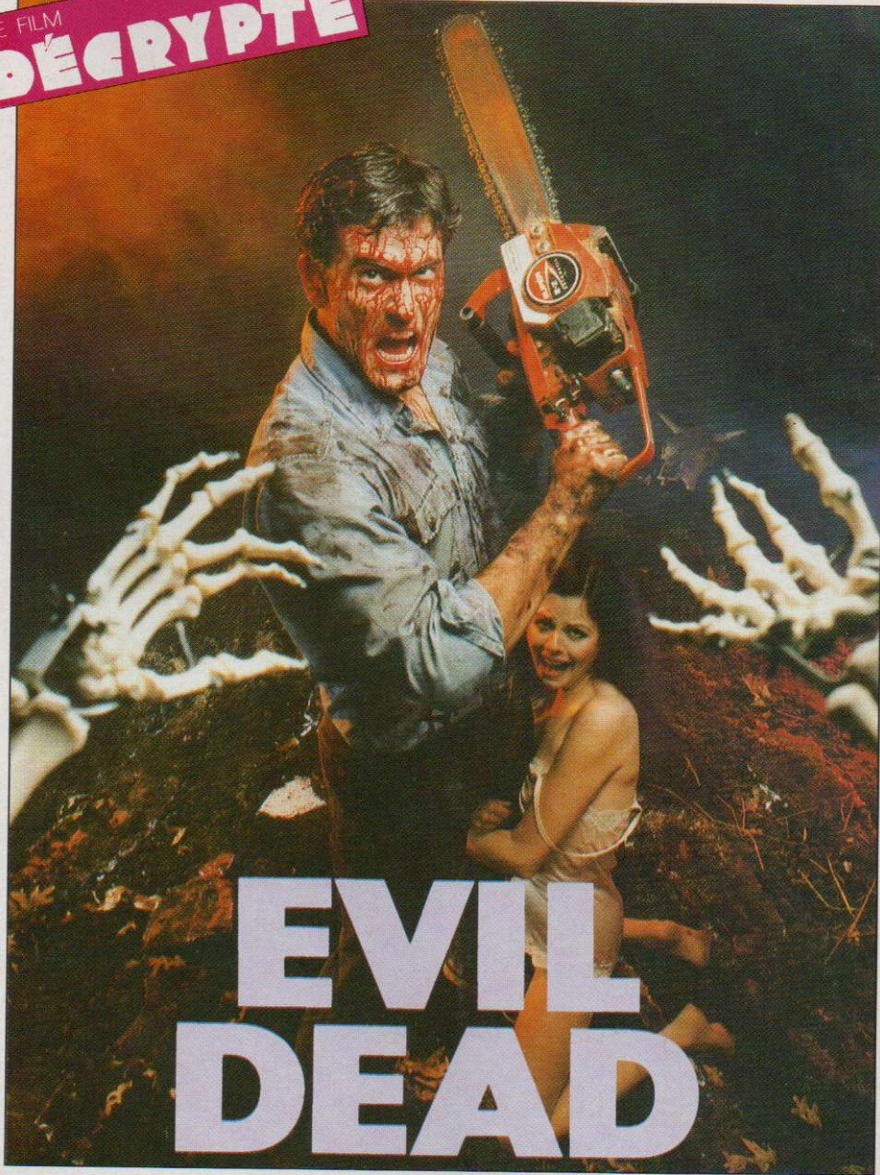
Massacre à la tronçonneuse 2

**IMPACT N° 5** est paru : Tout sur *Cobra*, entretien avec le réalisateur. *Aliens*, entretien avec James Cameron et Gale Anne Hurd. *Massacre à la tronçonneuse 2*, entretien avec Tobe Hooper. Dossier Caroline Munro et des photos super-chaudes. *Heat* (rebaptisé *Banco*). *Deux flies à Chicago*. Dossier David Lynch avec entretien. Dossier Duccio Tessari, entretien. Bandes dessinées. Vidéo. Vidéo X. Un numéro étourdissant dont vous ne reviendrez pas ! 20 F. en ce moment en kiosques.



LE FILM

## DÉCRYPTÉ



## EVIL DEAD

## L'opéra de la terreur

Trois ans déjà que ce monstre fait de pellicule et de sang a déboulé sur des écrans qui n'en avaient jamais tant vu. Transcendant des moyens ridicules et des maladroitures, Sam Raimi a dû se remémorer l'expérience de George Romero sur *La Nuit des Morts-Vivants*, de Tobe Hooper sur *Massacre à la Tronçonneuse*, de Wes Craven sur *La Colline à des yeux...* Des films économiquement faibles, tournés dans l'anonymat le plus complet sans le soutien des majors. Des chefs-d'œuvre d'ultra violence surtout, tant psychologique que physique. *Evil dead* s'inscrit dans cette lignée et comme ses compagnons de fortune n'espéraient guère plus qu'une juteuse carrière en drive-in. Lors de sa programmation au marché du film (Cannes 81), rien ne le distinguait des dizaines de nanars dont les bobines s'empilent du côté de la rue d'Antibes. Présent aux projections, Sam Raimi présage au mieux quelques vente en vidéo. Le petit destin d'une série Z. Mais *Evil dead* ne restera pas longtemps le nanar qu'il paraissait être. Enthousiasme délirant d'une douzaine de fans. Il n'en fallait pas plus pour acquérir aussitôt la réputation fameuse du film le plus hor-

rible, le plus saignant de toute l'histoire du cinéma. Un bijou de gore. Raimi n'en demandait tant. *L'Écran Fantastique* lui consacre sa couverture ; il accorde interviews sur entretiens à des fanéditeurs chargés de répandre la bonne parole et d'entretenir pour quelques mois sa réputation. Ce qu'ils feront avec zèle jusqu'à la représentation triomphale au Grand Rex.

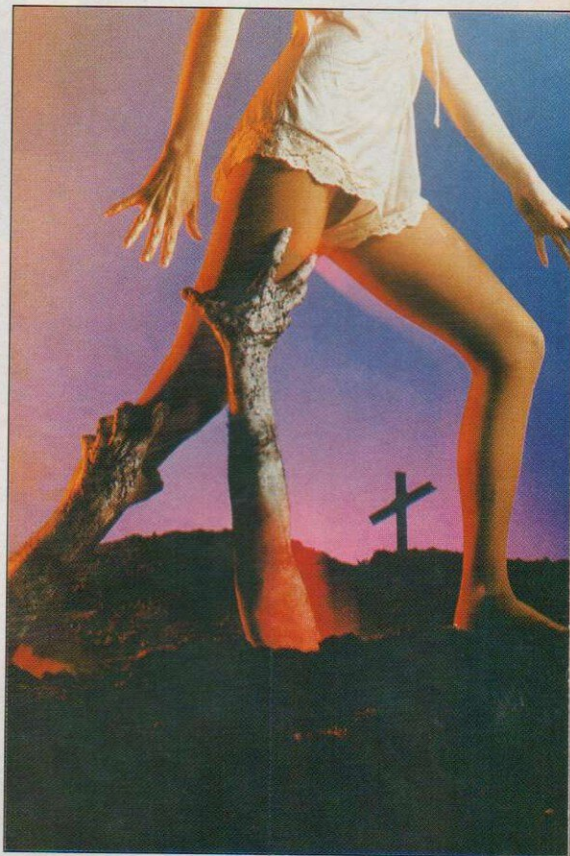
20 ans. Voilà pour l'âge de Raimi lorsqu'il écrit et mit en scène *Evil dead*. Les autres membres de l'équipe fréquentent comme leur « directeur » l'université : 26 ans pour Robert Tapert, le producteur et 24 pour Tom Sullivan le responsable des maquillages. L'« ancien » du groupe, Bart Pierce (effets spéciaux), joue les vétérans du haut des ses trente ans. A sa manière Raimi possède déjà une solide expérience des budgets radins puisque dès ses 13 ans, il entame la réalisation en super 8 d'une trentaine de comédies allant d'une durée de cinq minutes à celle d'un long-métrage. Lorsqu'en 1978, Raimi entreprend la production de ce qui sera *Evil dead*, l'équipe est déjà au complet. Raimi bien sûr et aussi le comé-

dien Bruce Campbell (également producteur exécutif) et Robert Tapert, préposé aux (dou-  
loureuses) questions financières.

Problème numéro 1. Raimi et ses copains sont fauchés comme les blés et ne sont pas les boulots de garçons de café et chauffeur de taxi qui peuvent suffire au financement d'un long métrage, même en 16 mm. Forts de la fondation récente de leur maison de production (Renaissance Pictures, laquelle rembourse les frais de quelques bavures adolescentes lors de projections de patronage), Raimi et Tapert gribouillent un scénario titré « the book of dead » (1), base de deux courts-métrages, *Within in the Woods* (trente minutes), ébauche d'*Evil dead* destinée à convaincre d'éventuels investisseurs.

Portant costume et cravate, ils arpentent tout Detroit et le projettent à qui veut les écouter (avocats, toubibs, dentistes...). Un parcours qu'adopteront cinq années plus tard les frères Coen (Joel fit ses premières armes comme assistant monteur sur *Evil dead* !) pour pourvoir aux besoins de leur macabre *Blood Simple*. Fruit de ce démarchage : 120 000 dollars !

Raimi dégote une cabane pourrave perdue dans les bois du Tennessee. Il fait très froid et la bicoque en ruines n'a pas plus de chauffage que d'électricité. Par rapport à *Within in the Woods*, *Evil dead* subit d'importantes modifications dont l'inversion des rôles de Bruce Campbell et Ellen Sandweiss, respectivement monstre et victime dans le court métrage. Commencent alors 11 semaines de galère. 15 heures de boulot par jour, des tournages de nuit éprouvants... En bref des conditions impossibles, inadmissibles dans une production « normale ». Malgré les aléas, *Evil dead* est mené à bien. Après une période « voie de garage » de quatre mois faute d'argent pour continuer. Il faudra à Raimi attendre près de trois ans avant de voir *Evil dead* atteindre sa version définitive.



(1) C'est durant un cours de littérature sumérienne que Sam Raimi releva cette jolie formule, nom que l'on donnait à une espèce de manuel destiné à guider la mise en terre du défunt.



## SYSTÈME D

Peu de films proposent autant de moments spectaculaires que *Evil dead* y compris les plus argentés. Mais, c'est bien connu, la pauvreté stimule l'imagination et, au lieu de claquer le pognon en cachets, Raimi et cie ont tout balancé à l'écran. Pas de steadycam ! Eh bien, la caméra (la seule et unique caméra, par ailleurs LOUÉE), est fixée à une poutre métallique dont les deux porteurs n'auront qu'à foncer pour restituer ce mouvement flottant et aérien cher à *Shining*. Techniquement, le résultat fait illusion.

Et elle a souffert la caméra d'*Evil dead*. Pour donner l'impression qu'une entité diabolique se précipite sur Bruce Campbell (effet subjectif), le chef-op l'attache au devant d'une mob. Moteur : Raimi au guidon met la poignée des gaz au maximum. A d'autres d'ouvrir les portes de la baraque au bon moment pour qu'il puisse les traverser sans ralentir... Un véritable sport. La séquence fameuse où l'image se retourne complètement contraint Raimi à se pendre au plafond puis à effectuer le mouvement de rotation à la force des poignets. Tout cela ne va pas sans quelques risques physiques. Ainsi, le metteur en scène dut escalader une clôture afin de peaufiner un plan mais le statut de cinéaste débutant ne dissuada pas un taureau de protéger son cheptel menacé. Le journal de tournage d'*Evil dead* doit fourmiller d'anecdotes de cet acabit. L'économie fut le souci majeur de Raimi. Surtout au niveau des effets spéciaux. La scène du miroir liquide (empruntée à Jean Cocteau) relève d'un truquage tout simple : une cuvette d'eau bordée d'un cadre est filmée « à terre » puis il suffit de renverser la pellicule pour obtenir le fameux effet. Élémentaire et efficace. Tout *Evil dead* tient du bricolage. Un film cousu main en quelque sorte. Les travellings sont obtenus grâce à un système archaïque de piquet de bois soutenant un support coulissant grâce à de la vaseline !

## EFFETS SPÉCIAUX

Le sang est le liquide nourricier d'*Evil dead*, un sang mijoté à base d'extraits de maïs, de colorants, de lait et de mauvais café que Raimi et Tapert devaient touiller pour l'empêcher de se coaguler. La partie maquillage revint à Tom Sullivan ainsi que la « stop motion » (animation image par image). La formation professionnelle de cet inconnu génial ? Une petite entreprise spécialisée dans les masques de latex pour les fêtes d'Halloween. Il apprivoisa la stop-motion dans bon nombre de films en super-8 dont *Within in the Woods* justement. Bart Pierce plus particulièrement chargé des effets optiques effectués à même la pellicule vient d'un laboratoire de développement de Detroit.

Très peu employée dans le cadre du film d'horreur, la technique de la « stop motion » décuple les possibilités émotionnelles du film. Au départ, Sullivan sculpta des mannequins grands nature à l'effigie des acteurs. Reproductions fidèles qui allaient se dégrader à vitesse grand V grâce à l'image par image (trois mois de labeur). Mais Pierce et Sullivan ne se limitèrent pas seulement à une unique technique d'effets spéciaux. Le film déjà impressionné fut chargé de surimpressions (des scènes de stop motion tournées à part, des mattes) et garni de prises de vues réelles, d'effets spéciaux directement exécutés devant la caméra comme celui du bras tranché d'un coup de hache. L'actrice avait le membre attaché derrière le dos et la lame décollait une prothèse. Des tuyaux dans lesquels soufflaient des volontaires injectaient le sang. Mais pas seulement du sang : aussi une bouillie infâme (du canigou !) et de petites bestioles (insectes et serpent) à qui la topographie des lieux (un plan de plancher incurvé dont la position « à plat » était ensuite rétablie) permettait de s'écouler. Pas plus compliqué que cela. Par contre, les séquences



d'animation sont beaucoup plus complexes. La perfection du mouvement image par image (sans les minuscules secousses qui marquent les travaux de Allen, Danforth et Harryhausen) d'une surprenante fluidité donc, est la combinaison de deux films superposés ; la scène était enregistrée une première fois puis une seconde sur la même pellicule renvoyée au point zéro. Difficile, long et fastidieux mais peu coûteux et tout bonnement surprenant. Ce sont les acteurs qui souffrirent le plus des effets spéciaux. Quant ils n'étaient pas couverts d'un liquide poisseux (qui éclaboussait aussi la caméra, laquelle rendit l'âme peu après le tournage), ce sont les lentilles de contact qui les aveuglaient totalement. De surcroît, les moment nécessitant leur greffe (désagréables puisque le plastique débordait légèrement sous la paupière) comptaient parmi les plus violents du film. Raimi guidait ses interprètes (désormais des harpies éructant) courant dans tous les sens !

## DÉJÀ UN CLASSIQUE...

» On aura reconnu le schéma narratif de tous les films d'horreur. Il n'y aurait pas grand-chose à ajouter si l'auteur – il n'a que vingt deux ans – n'avait aucun sens de la mise en scène. Il semble, en revanche, avoir la vocation de la laideur agressive et surtout de la boucherie, de préférence avariée. A son âge, on peut encore changer de métier. » Merci

Jean Wagner, merci *Télérama* pour votre clairvoyance, votre partialité... *Evil dead* a écopé de votre courroux et c'est tout à son honneur. « Aucun sens de la mise en scène » ; si mise en scène veut dire image léchées, réalisation académique, assurément non. A propos de *Six femmes pour l'assassin*, en 1965, Marc Hervé écrivait : « l'horreur et le sadisme réclament le baroque et la démesure, l'expressionnisme sans retenue et la polychromie démente, le mépris total de la vraisemblance. Ces propos restent valables. De plus, Sam Raimi s'est souvenu de *La Nuit des Morts-Vivants* (titre qui pourrait passablement se substituer à *Evil dead*), de *Massacre à la Tronçonneuse*, de *La Colline à des yeux*... Des films hideux selon les critères du « grand » cinéma mais qui tirent de leur supposée laideur une espèce de beauté convulsive, primitive que le grain abondant du 16 mm ne fait qu'accroître. Idem pour le chef-d'œuvre de Sam Raimi qui, d'ailleurs, n'avait pas le choix de son esthétique. Et puis le 16 mm saisit le vif, concourt à une profonde véracité même au plus profond du délire. La mobilité extrême de la caméra permet toutes les acrobaties et Raimi ne s'en est pas privé bousculant l'espace, chavirant la logique, arrachant l'œil à la torpeur d'un exaspérant classicisme. Interdire à *Evil dead* ses folles outrances filmiques, c'est nier le génie d'Orson Welles et de son *Mr Arkadin* dont il possède la fébrilité, l'extravagance visuelle. Rien que ça. Et puis, *Evil dead* ne



serait pas ce qu'il est sans sa mise en scène démente, son scénario étant, il est vrai, d'une minceur extrême. Quatre étudiants s'installent dans une baraque perdue en pleine forêt et invoquent par jeu une force diabolique qui les possèdera un à un pour les transformer en zombies. Le survivant devra employer les grands moyens afin de se débarrasser d'eux. Ce n'est guère original, simpliste à la rigueur et surtout peu motivant pour un réalisateur. Heureusement, Sam Raimi a écrit son script en faveur du traitement qui lui sera imposé. Mais l'histoire, justement parce qu'elle a été racontée cent fois, intervient en véritable catalogue du cinéma fantastique. Il y a l'unité de temps (une nuit de pleine lune), de lieu (la cabane et ses environs immédiats), les démons libérés par les formules cabalistiques contenus dans un grimoire (relié peau humaine)... Des lieux communs ou des archétypes. Inévitablement, des références cinéphiliques viennent à l'esprit : **Massacre à la tronçonneuse** (lorsque Bruce Campbell saisit le fameux instrument pour découper sa promise), **La Nuit des morts-vivants** (le cloisonnement géographique et temporel de l'action, le démembrement des zombies comme seul moyen de les envoyer remplir les enfers), **Burnt Offerings** de Dan Curtis (la végétation agressive violant E. Sandweiss), un clin d'œil à Wes Craven au passage (l'affiche déchirée de **La colline à des yeux** dans la cave)... Les comparaisons littéraires, de manière encore plus inévitable, s'imposent d'elles mêmes, plus par recouplement des situations, des mythologies que par la volonté de l'auteur. Lovecraft pour cette entité indicible soudain libérée de sa prison et surtout Richard Matheson avec « Je suis une légende » dont **La Nuit des morts vivants** avait déjà prélevé quelques éléments (l'homme normal contre les monstres qui sont désormais la norme, l'impossibilité du héros d'achever sa femme par amour – plus fort que la mort –...), lesquels se retrouvent donc ici. A la bousculade des thèmes au portillon d'**Evil dead** répond un décorum connu : persistance de la lune, du brouillard, nature hostile, délabrement de la cabane... Catalogue malgré lui, **Evil dead** compense le « déjà vu » par sa totale démesure due partiellement et paradoxalement à une étonnante économie de moyens (le même cadavre sert plusieurs fois !) et surtout à sa brutalité (on a vraiment l'impression que les armes blanches entrent en contact avec le corps). Aussi à son exagération grand-guignolesque (le crayon planté dans le pied), une certaine innovation (ce ne sont plus les femmes qui hurlent mais l'homme)... Mais **Evil dead** comme tous les grands films d'horreur de sa génération, renferme une solide dose d'humour même au plus profond de l'atroce. Drôlerie du grand-guignol (les canalisations qui pétent sous la pression du sang, l'asticot sur le cadavre en décomposition...), drôlerie très clin d'œil (les zombies jouant, riant entre eux et adressant au rescapé un « on va t'avoir » ironique)... Au total, un spectacle ahurissant et vivifiant, ça barbote dans la barbaque, le sang coule à gros bouillons, les corps sont hachés menu... Pas malsain mais tonifiant, une hystérie jouissive que Raimi retrouvera, à un degré moindre dans la comédie burlesque et irréaliste **Crimewave**. Trois ans après sa sortie, déjà un classique.

Marc TOULLEC



**(The Evil dead)** USA 1980. Prod. : Robert G. Tapert/Renaissance Pictures. Réal. et Scén. : Sam Raimi. Dir. phot. : Sam Raimi et Tim Philo. Mus. : Joe Lo Duca. Mont. : Edna Ruth Paul. Ass. Mont. : Joel Coen. Maq. : Tom Sullivan. SPFX : Bart Pierce. Son : Joseph R. Masefield et Dolores Elliott. Photographie de plateau : Mike Ditz. Int. : Bruce Campbell (Ash), Ellen Sandweiss (Cheryl), Betsy Baker (Linda), Hal Delrich (Scott), Sarah York (Shelly). Durée : 1 h 24 mn. Dist. : Art & Mélodie. Sortie à Paris le 24 août 1983.